

Avec d'infinies précautions, elle se mit à marcher nue, musicalement, contre le ciel. Entre sa vigilance et sa solitude de jeune fille retrouvée au fond de l'âge, le bagage était vide et, si elle tremblait encore un peu, ce n'était plus d'impatience, ni même à force de vouloir, mais que les courbes de l'amour chantaient ainsi sous son regard qu'elle s'en éblouissait sans le savoir. (101)

On aurait pu penser que les poèmes de ce beau recueil, ceux de la première suite, intitulée *Rumeurs du néant*, ceux de la deuxième suite *L'éclat rétractile* et ceux de la dernière suite, *La fête invisible* suivraient un arc que les titres paraissent tracer, mais, si on discerne le résidu d'un mouvement que colore quelque discrète émotion brute allant de ce qui risque d'opprimer vers cela qui ne réjouit qu'avec ambiguïté, pour pressentir et enfin vivre pleinement ce qui exalte, ce qui l'emporte partout, au-delà de ces distinctions vaguement appréciables, c'est l'implacable sentiment précisément de ce *grand réel*, ce *merveilleux* à la fois des choses qui sont et d'une vision spirituelle, au sens très large de ce terme, qui refuse de se laisser noyer par les flagrances d'un œil, d'un esprit, ne visant que trop bas. 'Damnation, lit-on dans *Rumeurs du néant*, : une fleur, en passant, m'a demandé un avis – que je n'ai pas donné' (29). 'Jour trop nu, nous dit un des poèmes de *L'éclat rétractile*, le vide de l'éclat demande à la passante de le réinventer. Elle regrette la couleur et pleurniche, ignorant que le défaut est une main parfois de la surabondance' (36). Ou, dans la longue suite éponyme, choisissant au hasard, et parmi tant de petits bijoux, on tombe sur ce beau morceau magique :

Suis-je heureuse? Demande l'âme qui se trouve si peu sûre dans cette fête, et elle l'était, mais ne le savait pas.

De la même façon, je me croyais seule, alors que j'étais comprise à l'intérieur d'une pupille céleste aussi inchoative qu'un mot d'émoi parfait.

Le temps devrait danser sur ce pivot (114).

Délicats et robustes, tendres et dynamisants, francs et étonnants, les poèmes de *La fête invisible* ne cessent de chercher la voix d'une illumination, d'un horizon improbable mais atteignable si l'œil et l'esprit n'oublient jamais le puissant et exaltant mystère qui les autorise. Un très beau et très fin recueil.

Michaël Bishop

Dalhousie University

\*\*\*

Zola, Émile. *Chroniques politiques*. Tome II (1871-1872). *Œuvres complètes*. Édition de Claude Sabatier. Paris : Classiques Garnier, 2021. 1137 p.

L'image du créateur des Rougon-Macquart, auteur d'un cycle romanesque à l'importance et l'influence cruciales dans l'histoire de la littérature française, est devenue en quelque sorte victime du succès de cette entreprise et de l'engagement célèbre de Zola dans l'affaire Dreyfus. Ces deux Zola, énormes et incontournables, en ont fait oublier d'autres : l'écrivain débutant et talentueux d'un roman comme *Les Mystères de Marseille* (publié en 2019 chez Classiques Garnier dans l'excellente édition de Daniel Compère), qui cherchait son chemin en suivant les pas d'Eugène Sue, et l'auteur très différent des *Trois villes* et des *Trois Évangiles*, un Zola en transformation, imbu de mystique sociale, que son assassinat a brutalement arrêté dans son évolution. Mais il y en a d'autres, notamment le Zola commentateur de l'actualité, que ce second tome de ses *Chroniques politiques*, qui couvre notamment la période de la Commune de Paris, nous aide à redécouvrir, éclairant ainsi, à travers ce cas particulier, riche d'enseignements, les rapports étroits entre journalisme et littérature qui ont marqué le siècle et dont la centralité n'a été pleinement saisie que depuis relativement peu de temps par la critique littéraire.

L'Introduction de Claude Sabatier restitue avec force détails le contexte de la période, proposant une division de ces chroniques, publiées dans *La Cloche* et *Le Sémaphore de Marseille*, en sept périodes distinctes ainsi qu'« en trois rubriques (politiques, techniques, morales) » (25). L'analyse offerte, qui nous rend un « Zola, toujours scrupuleux, souvent passionné ou critique, parfois ennuyé ou désenchanté » (31), se concentre sur le style et sur les images des chroniques, mettant en relief les accents fantastiques et oniriques de certains écrits, l'usage qui est fait du paradoxe, la tentation constante de franchir le cap, de laisser derrière soi les prétentions à l'objectivité et à l'équidistance et de s'adonner à quelques éreintements ironiques, allègrement méchants, sur la fausse ligne de Juvénal, mais aussi de tant d'autres observateurs de la politique complexe et contradictoire de l'époque, fertile en pamphlétaire de toutes tendances. À la tentation du « sarcasme, proche du pamphlet » (45), Zola résiste – nous dit Sabatier – en faisant appel à son « souci du vrai et du juste, de la sobriété et du bon goût, qui préside [à ses] jugements » (53). Ou alors, croirait-on parfois en lisant ces chroniques, en se positionnant radicalement au centre – contradiction seulement apparente. Entre une droite monarchiste fanatique et intolérante et une gauche radicale portée aux aventures sans lendemain, Zola identifie un centre équilibré, idéale demeure de toutes les vertus, incarnées pour l'occasion dans Adolphe Thiers, le chef du pouvoir exécutif, qualifié à foison d'homme « habile » (208, 216, 287, 313, 393, 420, 443, 590, 663, 669, 697, 770, 848... sans préjudice d'autres occurrences qui nous auraient échappé) et de « voix froide de la raison » (418), dont il loue en même temps « l'influence conciliatrice » (204) et « la fermeté » (207). Ce « chirurgien » (131) de la politique va exciser du corps de la nation, à grands coups de canon, l'excroissance étrangère de la Commune de Paris, aux combats de laquelle, nous dit Sabatier, « assiste le chroniqueur accablé des hauteurs de Saint-Cloud » (40 – en abusant de manière coupable d'une facile confusion de langues, on voudrait dire « du haut de ses nuages »). Zola est-il victime de son désir constant de maintenir, dans les apparences du moins, un équilibre objectif entre les contendants, quels qu'ils soient, ou est-il tout simplement « hésitant à trancher » (86) comme le suggère Sabatier ? Le fait est qu'à mi-chemin « entre les fractions de l'Hôtel de Ville et les intolérants aveugles de l'Assemblée » (194), le chroniqueur de *La Cloche* choisit d'opposer un Paris idéalisé, « cette ville superbe qui a ses heures d'égarément, mais qui reste l'intelligence de l'Europe » (151) au Paris révolutionnaire du peuple. Le conflit, tel qu'il le représente, serait donc celui entre « le vrai Paris [...] ville de bon sens et du patriotisme » (184) et l'émeute. S'il déplore donc les discours de certains politiciens réactionnaires qui morigènent « ce Paris perdu de vices qui ne rêvait que la guerre civile » (148) et qu'il dénonce les paroles amères de Jules Favre, se plaignant de « cette population de Paris qui contient tant de détestables éléments » (194), Zola apparaît en ce moment comme la représentation typique du petit bourgeois timoré, au vague progressisme entravé par une prudence et un bon sens terre-à-terre surdéveloppés, incapable de voir les contradictions d'une république venant de naître, gouvernée par une Assemblée où ses ennemis sont légion, fusillant un peuple républicain sous le regard goguenard de l'ennemi prussien.

Mais l'avantage des chroniques, à une telle distance temporelle, n'est pas seulement de pouvoir retrouver le détail des événements que l'Histoire a tendance à gommer, mais aussi de pouvoir vérifier, au jour le jour, les changements dans l'esprit du chroniqueur. Ainsi la foi de l'auteur en Thiers, « homme d'expérience » (260), au sujet duquel il affirme, presque envers et contre tout : « Je veux encore espérer en lui » (245) alors que le conflit s'envenime et que la guerre fratricide s'installe, se nuance quelque peu au fil des chroniques. Zola n'arrêtait pas de lui trouver de l'habileté. Il lui arrive aussi d'avouer : « Cette habileté m'inquiète parfois » (284). Ce parfois deviendra souvent, sans pour autant que l'écrivain se décide à appuyer trop catégoriquement l'un ou l'autre des deux gouvernements opposés, voyant comme il le fait « d'une part des maladroits et de l'autre

des fous » (298). Berçant encore l'espoir d'un retour *in extremis* à la normale alors que les bombes pleuvent sur la capitale, il croit que « tout le monde applaudira au retour de la paix et de l'ordre » (239). Mais à ces prévisions d'un optimisme injustifié, finira par se substituer la conviction que « la bataille ne cessera que par l'extermination d'un des deux partis » (256). La conclusion est loin d'être fausse, ce qui rend d'ailleurs d'autant plus curieux le fait que la répression, les massacres et les déportations qui ont suivi la défaite des insurgés soient remarquablement absents de ces chroniques. Comme quoi ce qu'on passe sous silence a parfois plus de poids que ce sur quoi on choisit de s'étendre. C'est seulement lors de l'interrogatoire de Courbet, « ce grand bêta » (448), que Zola veut bien consacrer un regard aux Communards prisonniers. Et encore, ce n'est que pour les analyser, selon sa méthode prétendument scientifique, avec un soin sommaire d'entomologiste social devant des espèces irrémédiablement étrangères : « Pour moi, les accusés se classent en quatre groupes bien distincts : il y a les scélérats, les fous, les braves gens et les imbéciles. [...] [S]i l'on prend le plus grand nombre des membres de la Commune, et si on les étudie en moraliste et en médecin, on ne tarde pas à conclure que c'étaient de gens fort doux, un peu fêlés peut-être » (447). Il conclura tout de même : « je demande un peu de pitié » (447), mais il faut bien avouer qu'il ne l'a pas demandée très haut ni très fort.

Ces chroniques de *La Cloche* gagnent à être lues parallèlement à celles, bien plus connues, du *Sémaphore de Marseille*, que le volume propose en clôture, précédées de gloses critiques particulières. Chroniques, celles-là, publiées sans signature et qui ont fait l'objet de doutes quant à leur authenticité dans le cadre du corpus zolien, mais qu'on estime maintenant être effectivement de la plume du romancier. Ce qui étonne au fond tout de même assez peu quand on s'aperçoit à quel point l'analyse des deux chroniqueurs, celui qui signe de son nom et l'anonyme, se recourent sur bien des points. Stylistiquement, des images reviennent (notamment les métaphores théâtrales récurrentes) ; les allusions à Proudhon font penser à *Mes haines*. Les commentaires sur Courbet, plus acerbes, sont cependant frappés au coin de la même admiration pour l'artiste, mêlée à l'impatience pour le politicien amateur. Mais ce qui fait la différence – différence radicale, choquante même – est la violence du discours anti-communard, la représentation des insurgés, tous, en vrac, comme des aliénés, des voleurs et des criminels. Zola « aura des mots cruels et injustes » (936) pour les révoltés, affirme Sabatier. C'est peu dire. Ils sont, à ses yeux, « [d]es misérables fous et [d]es intrigants éhontés » (939), vraisemblablement soutenus par Bismarck ou par les bonapartistes, si ce n'est par les deux à la fois. Alors que Versailles représente la France, équilibrée et juste, la Commune est animée par un « noyau cosmopolite qui se bat par intérêt » (940). D'ailleurs, « [t]out ce monde-là vit largement, mange et boit sans compter » (953). On est surpris par des accents parfois presque cagots. Les « que Dieu nous protège » (984), les descriptions horripilées d'églises transformées en lieux de réunion révolutionnaires, les communards étalant une « volupté malsaine de profanation » (987). Mais on retrouve aussi, dans la condamnation d'une population « sans croyances comme sans instruction » (998) un écho des descriptions de la classe ouvrière de *L'Assommoir*, la sympathie humaine en moins. « Il faut qu'on balaye à jamais les doctrines fausses » (941), insiste le journaliste anonyme en offrant des conseils stratégiques à l'armée versaillaise. Il sera exaucé.

Si Zola n'a rien compris à la Commune et a fini par se désintéresser du sort de ses défenseurs, on se rend compte en revanche, en lisant ses chroniques de *La Cloche*, qu'il a du moins fort bien compris bon nombre de ses adversaires. La galerie de personnages grotesques et comiques siégeant à l'extrême droite de l'Assemblée, en laquelle consiste en grande partie l'intérêt de ces pages, en fait largement foi.

Ces quelques considérations mises à part, que 150 ans d'écart autorisent et même imposent, on a plaisir ici à découvrir les nombreuses façons par lesquelles Zola s'ingénie à concilier, comme le dit Sabatier, « un genre hybride et multiforme et [une] volonté morale

de saine dénonciation, guettée toutefois par le moralisme étroit ou l'obsession pamphlétaire » (60). Les détails des débats sur la centralisation et le fédéralisme, les questions budgétaires et financières, les petites rivalités personnelles de politiciens dont le nom n'évoque pratiquement plus le moindre souvenir, ne sont pas forcément matière à passionner le lecteur. Mais le style de Zola non seulement se lit avec plaisir, mais fait regretter par comparaison la pauvreté de ses épigones actuels. On se prend à imaginer ce que donnerait une rubrique régulière de ce genre signée Houellebecq ou Finkelkraut, s'ils devaient se confronter à des sujets aussi fascinants que les minuties des bilans, les recettes de l'État, la pluie des amendements, l'affranchissement des lettres, les droits sur les alcools, l'impôt sur le revenu, importé d'Angleterre, l'impôt sur les allumettes ou sur la chicorée... Le souffle leur manquerait-il ? Il ne manque pas à Zola, malgré la banalité de tant de séances qui « deviennent de plus en plus vides et ennuyeuses » (419) ou qu'il trouve « d'une nullité parfaite » (608), « parfaitement inutile[s] » (743). « Pâle » est d'ailleurs l'adjectif qui revient le plus souvent dans ces écrits après le substantif « séance ». « Je vous écris pour remplir jusqu'au bout mon sacerdoce » (526), prévient-il les lecteurs, qu'il présume soulagés de ne pas devoir partager en personne ses expériences. Il lui arrive même d'avouer : « Je m'endors le soir dans la terreur de la séance du lendemain » (378). Mais en bon soldat fidèle de l'armée de la presse, il s'obstine néanmoins à continuer la « longue et pénible faction que je fais depuis plus d'un an face à face avec l'Assemblée » (893) et à rendre compte des débats qui constituent la comédie ou la farce du gouvernement, parfois déclinée en « incidents ». « On se croirait vraiment à une première d'Émile Augier ou de Sardou » (470), estime-t-il, à moins que ce ne soit « au dernier acte d'un mélodrame » (685). Les députés-acteurs s'adonnent quotidiennement à « tout un vaudeville » (735), mais le rire du chroniqueur est souvent jaune.

Avec le passage du temps, les commentaires zoliens acquièrent une tonalité que de nos jours on n'hésiterait guère à qualifier de populiste, avec un petit parfum de gilet jaune avant la lettre : « C'est comme au théâtre, on dirait qu'ils vont se manger, et ils boivent ensemble dans les coulisses » (732). Les séances sont un « continué avortement » (754), les députés des pantins ; « il faut chasser tous les parasites qui sucent l'or du budget » (837), clame-t-il. Et encore : « nous sommes à Charenton, chez les fous, chez les sauvages, dans quelque trou infernal » (819). Tous les mêmes... Sauf Thiers, bien entendu, « cet esprit si souple et si fin » (626) dont la « main adroite » (654) sait frapper ou flatter selon les besoins, qui pèse les concessions et les compromis pour le plus grand bien d'une « République conservatrice » (911) que Zola apprécie d'autant plus quand elle est également applaudie par la gauche. À l'exception de Thiers, seul Louis Blanc mérite en effet, dans ces mille pages abondantes, des jugements positifs, lui dont Zola « aime fort l'éloquence » (800) et aussi, de plus en plus, les positionnements progressistes. On sent, lors de la discussion d'un projet de loi contre l'Internationale, Zola dériver doucement, presque à son cœur et à son corps défendants, vers des opinions progressistes. Après tout, son idole demeure toujours Thiers, dont il a tant admiré « la victoire [...] sur l'anarchie » (612). Le Zola de l'affaire Dreyfus et celui qui a suivi sont encore très loin. Le ton moqueur, qui dérive parfois dans le sarcasme pur et simple quand il s'agit de démolir les royalistes, peut parfois laisser également la place à des envolées qui sentent fort le revanchisme et la franchouillardise :

Lorsqu'un Allemand nous a plaisanté sur nos défaites, sur notre ignorance, il est au bout de son esprit. Eh oui ! Nous avons été battus ; eh oui ! Nous nous imaginons souvent savoir une foule de choses dont nous ignorons le premier mot. Mais Je connais un grand nombre de mes compatriotes qui ne donneraient pas, pour toute la lourdeur savante et victorieuse de l'Allemagne, cet éclair de gaieté, cette vivacité de l'intelligence qui est le génie français. (560)

Il ne faudrait pas s'y tromper : c'est du sérieux, pas de l'ironie... Le « rêve secret de vengeance » (126) face à la Prusse n'atteint pas des niveaux barrésiens, mais sa nature est évidente.

Le Zola journaliste qui ressort de ces pages n'est pas l'écrivain que l'on connaît, même si la quatrième de couverture suggère comme argument de vente que « le journaliste élabore des motifs et des situations que le romancier développera ou transposera » par la suite. C'est néanmoins un virtuose de la plume, aux prises avec des sujets qui se prêtent peu aux envolées lyriques, qui parvient envers et contre tout à pondre quotidiennement des pages à la fois éclairantes et amusantes pour des lecteurs qu'on imagine encore plus confus que lui face aux acrobaties d'une classe politique hétéroclite que n'étouffe pas forcément le sens de la nation. Zola est bien conscient de la nature particulière de sa tâche : « Il est difficile – dit-il en faisant semblant de se justifier – de raconter pareilles batailles, mêlées confuses, clameurs immenses, combats aux mille épisodes. Il faudrait la patience d'Homère ou du Tasse, un dénombrement minutieux, une haleine à ne jamais se lasser » (818). Il ne sera pas l'Homère de l'Assemblée – tâche probablement au-dessus des capacités humaines – mais fera toujours son devoir en écoutant les débats et en les transcrivant à sa manière, même s'il avoue certains jours que « les oreilles me saignent encore » (596). Arrivé au bout des 1134 pages de ce volume, le danger de saignements intempestifs se situe pour le lecteur plutôt du côté des yeux. Mais c'est un risque que rendent acceptable des pages souvent désopilantes, où surgissent des personnages qu'on dirait parfois presque trop beaux pour être vrais, ainsi que tel général légitimiste depuis longtemps oublié par l'Histoire :

Tout à coup on voit le général Changarnier se mouvoir comme une personne naturelle, marcher, gravir les marches, ouvrir la bouche et parler. Le public reste stupéfait. La droite dans le ravissement. Et le général Changarnier parle. (...) Il a dit cela jusqu'au bout, sans se tromper ; il a chanté son air, comme une serinette bien notée. Quel grand général ! (815)

Un appareil de notes abondant et très utile offre au lecteur tous les renseignements biographiques et historiques nécessaires pour situer même les figures maintenant les plus obscures que font revivre ces pages. L'édition du texte est tellement soignée qu'on prend presque plaisir à remarquer deux ou trois menues scories, pratiquement invisibles dans une pareille masse<sup>5</sup>. Sabatier fournit ici un beau gros volume qui mérite décidément sa place dans les *Œuvres complètes* du grand romancier, et qui réserve de plus quelques beaux moments de lecture.

Vittorio Frigerio

Dalhousie University

\*\*\*

Rexer, Raisa Adah. *The Fallen Veil: A Literary and Cultural History of the Photographic Nude in Nineteenth-Century France*. Philadelphia: University of Pennsylvania Press, 2021. 300 p.

With this study Rexer builds on the work of art historians to unveil the historical importance of the photographic nude by focusing less on the images themselves than on what newspapers, magazines, government records, literature, etc. had to say about them. Her approach is chronological, with Part I devoted to the Second Empire and Part II to the

---

5 On parle ainsi dans l'introduction de « la décennie 1879-1879 » (17), et on indique un peu bizarrement que « frère ignorantin » était le « surnom donné par sarcasme aux XVIII et XXI siècles aux frères des écoles chrétiennes » (51). On trouve aussi par deux fois des « jeunes fines » (867-8) au lieu évidemment de « jeunes filles ». Et c'est strictement tout.